

### 13. — DJATAJU<sup>1</sup>

*Pour Nuning, ma sœur jumelle.*

Elle ne pouvait pas rester tranquille; elle tournait la tête à gauche ou à droite, en jetant des regards de côté; et soudain, d'un geste tout sérieux, elle relevait la tête, un sourire sur les lèvres, le regard illuminé de douceur et de tendresse, si tendre même que l'on se demandait si elle jouissait de toutes ses facultés mentales.

On savait dans le village qu'elle était la fille du *dalang* \* qui habitait à la sortie du bourg; elle avait grandi dans une maison pleine d'images et de formes toutes inspirées du *wajang* \*, comme baignant dans une atmosphère de culture javanaise. Au moment de sa naissance, il y avait encore un *gamelan* \* complet dans la maison. Et cette naissance, tant attendue par son père, fut un moment de bonheur pour la famille. Il avait espéré que le bébé serait une fille, et il en avait été ainsi; les dieux du *wajang* avaient sans doute entendu sa prière du fond de leur caisse<sup>2</sup>.

La petite fille avait un frère aîné, mais la différence d'âge était très grande. L'enfant tant désiré reçut le nom de Prita, car ses parents espéraient qu'elle deviendrait une femme aussi accomplie que Prita, la mère des Pandawa<sup>3</sup>. Mais, pensait-on, ce nom était trop lourd

(1) L'oiseau Djataju (en sanskrit Jaṭāyus) est une figure du *Ramajana* (*Rāmāyaṇa*). Lorsque Rawana, le roi des géants (*rākṣasa*) vient pour enlever la belle Sita, au milieu de la forêt, après avoir au préalable écarté Rama et son frère Laksmana, au moyen d'un stratagème, c'est Djataju qui essaie de l'empêcher de commettre son forfait. Blessé à mort, l'oiseau est contraint de le laisser partir avec sa victime, mais Sita a juste le temps de lui remettre un anneau qu'il donnera à Rama, en lui racontant la triste nouvelle. La scène du combat avec Rawana et celle de la remise de l'anneau à Rama sont représentées sur les bas-reliefs du célèbre temple de Prambanan (Java central, IX<sup>e</sup> s.).

(2) Les figurines du théâtre d'ombres sont découpées dans du cuir; on les conserve dans une grande caisse (*kotak*), sur des sortes de claies en vannerie que l'on empile les unes sur les autres. Certaines de ces figurines représentent de puissantes divinités (notamment Bathara Guru, qui est une forme de Siva); avant de commencer une représentation, l'animateur (*dalang*) prononce toujours une prière, en faisant brûler de l'encens. Pour rien au monde, on ne s'assiérait à Java sur une caisse contenant une effigie de Guru.

(3) Les cinq Pandawa (fils du roi Pandu) sont les héros du *Mahabharata*, autre épopée indienne extrêmement connue à Java. Selon la version « classique », les trois premiers (Judistira, Wrekudara et Ardjuna) ont pour mère Déwi Kunti, les deux derniers (les jumeaux Nangkula et Sadewa) ont pour mère Déwi Madrim.



à porter<sup>4</sup>. N'était-elle pas tombée gravement malade à l'âge de seize ans ? Le paludisme qui attaque le cerveau et tout le système nerveux. Les dieux étaient fâchés contre elle parce qu'elle portait un nom trop éminent; tels les bruits qui couraient par le village. Pourtant Prita était restée Prita; son père ne voulait pas qu'elle en change.

On la retira de l'école secondaire au moment où elle venait d'entrer en seconde<sup>5</sup>. Elle n'avait plus la tête aux études; son cerveau était déjà attaqué. Depuis lors, elle passait son temps à manipuler les figurines du *wajang* de son père, à se tenir devant la porte, un sourire sur les lèvres, ou encore à tenir compagnie au vendeur de cigarettes, qui s'installait toujours à l'extrémité du village, près de leur maison. De temps à autre, elle interpellait les cyclistes qui passaient et un sourire éclairait son joli visage. Les gens détournaient la tête et s'éloignaient en hâte; son visage était si serein qu'ils avaient peur de la troubler.

Chez elle, Prita ne restait jamais inactive; elle jouait avec les figurines et les histoires qu'elle connaissait le mieux étaient celles du *Ramajana*. Son esprit, qui cherchait à se dégager, était spécialement attiré par Djataju, le roi des Garuda<sup>6</sup>, l'oiseau qui avait révélé à Rama l'endroit où le *raksasa* avait enlevé Sita. Elle aurait voulu s'échapper, s'envoler vers le ciel, comme un oiseau. Son premier rêve avait été de devenir aviatrice. Elle voulait piloter, bien qu'elle n'eût été qu'une fille; mais elle n'avait pas pu continuer l'école et il n'était plus question de s'asseoir derrière les commandes d'un avion. Autrefois, lorsqu'elle allait encore en classe, il arrivait souvent qu'elle jouât au pilote; en cours, assise à son banc, elle étendait les bras en avant, imitant le vrombissement d'un moteur. Toute la classe se taisait, les yeux fixés sur elle, des yeux pleins d'amusement et de pitié. Prita, cette fille des airs, née sans la bénédiction des dieux, avait un visage si doux qu'on ne pouvait la regarder sans être pris d'une grande tendresse pour elle.

Elle était restée assise sur la caisse des *wajang*, toute une journée, quand elle avait entendu dire que son père voulait les vendre; mais la pauvre folle qu'elle était, n'avait pu avoir raison des nécessités qui mènent les hommes. Son père voulait libérer leur maison de l'hypothèque qu'il avait dû consentir l'année précédente, pour pouvoir célébrer l'anniversaire du millième jour de la mort de son fils aîné<sup>7</sup>.

(4) Lorsqu'un enfant tombe malade ou grandit mal, on pense souvent que le nom qui lui a été donné ne lui convient pas, et il arrive alors que les parents lui en donnent un autre, « moins lourd à porter ».

(5) La numérotation des classes est, en Indonésie, à l'inverse de la nôtre : on entre donc en première avant d'entrer en seconde.

(6) En fait, Garuda est la monture de Viçnu, l'animal ailé qui emporte le dieu à travers les airs (d'où le nom de « Garuda » donné à la compagnie aérienne indonésienne). La confusion vient sans doute de ce que la même figurine en cuir sert, selon les histoires, à évoquer Djataju ou Garuda.

(7) A Java, on ne commémore pas le souvenir des défunts lors de l'« anniversaire » de leur mort (un an après, deux ans après, etc...), mais lors du troisième, du septième, du quarantième, du centième et du millième jour qui suivent. On organise alors généralement un *selamatan* (voir ce mot à l'index).

« Papa est méchant, disait-elle à sa mère, le visage assombri. — Ton père a besoin d'argent; plus tard, quand il sera riche à nouveau, il t'en rachètera une série encore plus belle », disait sa mère pour la consoler. Et le vieil homme, qui exerçait une si grande autorité sur toutes les figurines qu'il animait, se sentait impuissant devant le visage de Prita sa fille, cet enfant devenu unique depuis la mort de leur fils.

« Je n'aurai plus mon Garuda pour monter dans les airs », disait-elle pour défendre son Djataju, et sa mère jetait un regard à la dérobee, en direction de son mari.

« Tout le monde ici est méchant avec moi. On m'interdit d'aller à l'école. Je n'ai pas le droit de m'éloigner de la maison et maintenant on veut m'enlever mon Garuda.

— Ton père te trouvera quelque chose pour le remplacer.

— Quoi ?

— Un perroquet.

— Il ne pourra pas voler comme mon Garuda.

— Mais il pourra te parler. »

Prita gardait le regard fixé sur son père, le vieux *dalang* qui commandait au royaume des ombres.

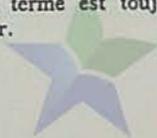
« Ce serait certainement un bon camarade pour toi, ajouta la mère.

— Je n'en veux pas, je veux un Garuda qui puisse voler », s'écria Prita en se précipitant tout en pleurs sur la caisse; elle l'ouvrit et sortit les figurines une à une, à la recherche de Djataju. Toutes les poupées en cuir tombèrent pêle-mêle sur le sol. Dans des moments comme celui-là, on ne respecte plus ni dieux ni nobles<sup>8</sup>...

Finalement, Djataju resta dans la maison, attaché à la cloison, au chevet de Prita; les autres figurines avaient déjà changé de propriétaire. Le père avait cédé par affection, par compassion, et l'acheteur avait dû avoir une mauvaise surprise, en s'apercevant qu'il en manquait une...

Il arrivait aussi que Prita ne puisse plus supporter la solitude. Au fur et à mesure qu'elle grandissait, elle ressentait, comme tout le monde, le besoin d'une amitié. Elle se souvenait vaguement du visage de son frère unique, dont on ne savait où était la tombe. Elle se souvenait seulement, dans ses moments de lucidité, de la façon dont il avait pris congé jadis de leurs parents; il avait un chapeau conique sur la tête, un maillot et des pantalons courts, et dans la main, une canne à pêche avec un panier pour les poissons. Elle se rappelait encore le baiser qu'il lui avait donné sur les deux joues; au début, il lui avait manqué. Plus tard, elle avait accordé de gentils sourires à tous les jeunes gens qui passaient devant chez elle, plus gentils encore que ceux qu'elle adressait à ses parents. Il y en

(8) Le texte dit : « ni les *déwa*, ni les *ksatrya* »; *ksatrya* qui désigne en Inde une des quatre grandes castes traditionnelles, est toujours employé à Java pour désigner le groupe auquel appartient les héros du *Mahabharata*. Le terme est toujours employé à Bali, bien sûr, où le système des castes est encore en vigueur.



avait un en particulier qui lui prêtait beaucoup d'attention. Elle s'habitua à ses regards, chaque fois qu'il venait acheter des cigarettes à la sortie du village, près de sa maison, et il arrivait souvent, qu'à l'insu de tous, elle guettât son passage.

Un après-midi, Prita sortit; elle portait ses pantalons trois-quarts, de couleur verte. Elle se dirigea, avec un brin de coquetterie, vers l'étal du vendeur de cigarettes, et de loin interpella l'homme qui se trouvait auprès. Quelle ne fut pas sa surprise de voir que c'était le jeune homme qui l'avait si souvent regardée. Elle sourit et voulut continuer sa promenade en direction du pont qui se trouvait tout près.

« Que tu es belle, Prita, avec ton ruban jaune ! » lui dit le jeune homme, d'un ton naturel. Elle le regarda, la main sur le ruban qui retenait ses cheveux courts et légèrement ondulés.

« Est-ce que ton père n'est pas fâché, quand tu portes des pantalons ? »

— C'est sa tenue habituelle », expliqua le vendeur.

Prita s'assit sur le banc, et se mit à balancer lentement les jambes.

« Aimes-tu les fleurs ? » lui demanda-t-il gentiment, en s'approchant d'elle.

Prita fit oui de la tête, en clignant les yeux.

« J'en ai beaucoup chez moi; en veux-tu ? »

Prita fit encore une fois oui de la tête.

« Mais il faut que tu viennes les chercher toi-même. »

Il se tut et Prita aussi. Il aurait bien voulu qu'elle lui demandât son adresse. Mais la douce Prita ne répondait que par un sourire.

« Veux-tu les cueillir toi-même ? » Prita le fixait des yeux.

« Veux-tu ? » Prita le contemplait toujours.

« Dis quelque chose ! Comment veux-tu que je sache, moi, si tu restes sans rien dire... »

Prita souriait.

« Ah ! tu ne fais que sourire », dit lentement le jeune homme, comme s'il se parlait à lui-même. Et Prita, qui avait entendu, souriait davantage.

Depuis ce temps-là, elle et lui se sentirent plus proches l'un de l'autre. Souvent, elle allait le voir chez lui, là-bas, loin dans le village, et souvent aussi, il venait chez elle, pour l'inviter à faire une promenade à pied ou à bicyclette, dans la campagne. Ainsi, le monde de Prita n'était plus limité à sa maison et à son village; depuis qu'elle avait quitté l'école, elle n'avait jamais franchi ces limites. Maintenant, elle connaissait autre chose que ses parents et le marchand de cigarettes; elle connaissait aussi les automobiles et le chemin de fer, aux formes si bizarres; à vrai dire, elle ne les connaissait que de l'extérieur; elle n'avait pas encore eu l'occasion de les utiliser.

Les yeux de la douce Prita ne jetaient plus d'éclairs, lorsqu'elle voyait quelqu'un pour la première fois. Mais la folie qui hantait son cerveau, altérait toujours sa conscience, qui de temps en temps disparaissait tout à fait.



Cet après-midi-là, ils s'étaient mis tous les deux à l'abri de la pluie, sous l'auvent de l'église. L'atmosphère était emplie de nuages sombres et on était obligé de chercher un toit chaque fois que l'orage éclatait, torrentiel, en rafales. Prita regardait en rêvant en direction de la grand'rue. L'eau et le vent qui jouaient sur la chaussée l'occupaient toute entière. Rien de plus beau alentour que les feuilles des arbres qui voltigeaient, emportées par les claires gouttes de pluie. On aurait dit de la fumée. La bourrasque soufflait avec force jusque sous l'auvent, et son visage était tout ruisselant. Quelle fraîcheur ! Un sourire s'épanouissait sur ses lèvres et ses yeux limpides paraissaient encore plus charmants. Elle ne manifestait aucune impatience, alors que parmi ceux qui s'étaient réfugiés avec eux, il y en avait sans doute beaucoup à regretter le contre-temps. Pour eux, ce n'était qu'une perte de temps et l'eau et le vent qui tourbillonnaient sur la route ne pouvaient avoir aucune espèce d'intérêt.

« Je veux m'envoler », dit-elle tout à coup. Son compagnon la regarda.

« Je voudrais être cette feuille d'arbre, être emportée par le vent et la pluie et planer, légère, telle une danseuse de *serimpi*<sup>9</sup>.

— Tu voudrais un Garuda, n'est-ce pas ? » lui demanda le jeune homme. Prita ne répondit pas mais ses lèvres sourirent.

« Je viens d'écrire quelque chose sur un après-midi d'orage. Mais j'ai dit que tout le monde était saisi de peur. Est-ce qu'un temps pareil te fait peur ? Beaucoup de vent et de pluie ?

— Non, je ne crains rien, Prita secouait la tête lentement. J'aime ça, j'aimerais que tous les après-midi soient pareils à celui-ci. N'est-ce pas magnifique, cette route ? »

Et elle montrait de sa main gauche, la route toute blanche, comme couverte de brume. De temps à autre, passait une auto noire, dont on distinguait vaguement les formes.

Cette nuit-là, Prita rêva, une fois de plus, qu'elle s'envolait en apothéose.

\*  
\*\*

Depuis quelque temps, un ami de son père venait souvent en visite. Il avait l'air farouche, avec des moustaches et une longue barbe. Mais Prita ne s'intéressait pas à lui. Elle n'avait d'yeux que pour la chose avec laquelle il venait chaque fois. Cette chose était verte, et ressemblait à une motocyclette; on aurait dit un petit véhicule d'enfant, ou plutôt un tricycle. Elle avait déjà entendu le mot « scooter »; elle adorait en écouter le bruit. Soudain, elle fut prise d'un désir qu'elle ne pouvait maîtriser : monter dessus; elle avait déjà roulé à bicyclette, du temps où elle allait à l'école. Maintenant, elle ouvrait

(9) Danse javanaise, jadis exécutée exclusivement dans les palais de Surakarta et de Djogdjakarta. Depuis quelques décennies, elle est enseignée aussi aux jeunes filles de bonne famille et interprétée en dehors des palais.

tout grands ses yeux pour bien enregistrer tous les gestes que faisait le barbu avant de démarrer. Elle avait assez d'esprit pour bien mémoriser tout ce qu'il fallait faire, mais l'occasion ne s'était pas encore présentée.

Quand le barbu était là et qu'il était en pleine discussion avec son père, dans la véranda, elle s'approchait doucement du véhicule et le caressait de la main, les yeux pleins de désir, très doux et affectueux. Elle délaissait tout le reste; elle ne s'intéressait plus au Djataju qui pendait au-dessus de son lit, et même il lui arrivait plus rarement de chercher la compagnie du jeune homme dont le seul métier était de lire et d'écrire. Tout son temps était occupé par une seule idée fixe : elle voulait voler; et cette fois-ci, voler avec le scooter, cette machine dont le bruit lui rappelait celui d'un avion.

C'était le crépuscule. Depuis le matin, il avait bruiné sans arrêt. Le regard de Prita n'était pas aussi doux que d'ordinaire, ses yeux étaient fixés sur la machine qui se trouvait devant elle. Lentement mais sûrement, elle empoigna le guidon. Elle le serrait bien fort, plus jamais elle ne le lâcherait. Comme animée d'une volonté invincible, elle poussa le scooter à bonne distance de la maison, puis, d'un mouvement rapide et précis, elle fit ce qu'il fallait pour mettre le moteur en marche. Son père et l'homme à la barbe étaient en train de prendre le café, dans la véranda de derrière. Il pleuvait toujours et c'était une raison de plus pour qu'ils pensent qu'elle était bien tranquille dans sa chambre...

Maintenant, elle était en selle; elle avait déjà quitté le village sans se préoccuper le moins du monde des gens qu'elle rencontrait sur la route. Elle cramponnait toujours son guidon, de tout son être. La pluie tachait de plus en plus son pantalon trois-quart bleu et sa blouse blanche. Ses cheveux qui n'étaient jamais en ordre, étaient ébouriffés par le vent qui soufflait derrière elle; mais elle restait ferme. Soudain, tournant à gauche, elle prit une route qui montait; elle montait, elle montait toujours. Son visage avait perdu toute sa douceur; il exprimait le sérieux et la fierté. Elle ressentait enfin ce que c'était que voler; voler parmi les nuages, la pluie et le vent. Tel était le rêve qui l'avait poursuivie depuis son enfance, jusqu'à sa dix-huitième année. Elle se tenait toute droite, comme un pilote derrière ses commandes, consciente de ses responsabilités; le maintien et le regard assurés. Elle montait, elle montait toujours.

La pluie continuait à tomber, et la route, libre, lui permettait de continuer son rêve, par-delà les nuages et la pluie. On apercevait déjà le haut de la côte; après, la route redescendait, toute raide. Elle perdait le contrôle d'elle-même...

« Je vole, je vole; je plane par-delà les nuages et les vents! » Ses cris alternaient avec le crépitement de la pluie; les maisons et les boutiques, blotties tout en bas, à ses pieds, paraissaient minuscules. Poussée par une impulsion qu'elle ne pouvait maîtriser, Prita écarta les deux bras. Elle avait lâché le guidon; un instant, elle garda son

équilibre, tel un oiseau qui vole, les ailes étendues de part et d'autre; puis un coup de vent la prit en écharpe, par la gauche. Elle bascula vers la droite et roula avec son scooter jusqu'en bas; elle roula dans un bruit de moteur, qui déchirait la pluie du soir...

« Non, je ne veux pas tomber, je veux voler », réussit-elle encore à crier de toutes ses forces, dans un reste de conscience. Le ciel, les maisons, les collines, tout tournait autour d'elle tandis qu'elle dégringolait le long de la pente avec son véhicule. Il n'y avait personne pour entendre ses cris. Elle gisait maintenant, au pied de la côte; sa tête pendait immobile, sang rouge et cheveux noirs. Elle était là sans bouger, figée sous la pluie, dans la nuit qui tombait. Le silence succédait à la fierté et à l'audace avec lesquelles tout à l'heure elle volait, bras déployés. Elle était tombée les membres brisés, comme était tombé Djataju sous les coups de Rawana. La réalisation de tous ses rêves, de toutes ses chimères n'avait duré que quelques instants, le temps qu'elle avait passé sur son scooter, sur son avion, sur ce Garuda, qui l'avaient emmenée vers les cieux.

Djataju était toujours suspendu à son chevet, attendant qu'elle revienne jouer avec lui. Mais Prita ne se relèverait plus; elle était morte, comme était morte cette figure du *wajang* que, depuis sa plus tendre enfance, elle avait chérie.

La pluie tomba toute la nuit, jusqu'au lendemain matin.





## XI. — A.D. DONGGO

A.D. Donggo est originaire de l'île de Sumbawa, une des petites îles de la Sonde (située à l'est de Lombok et à l'ouest de Florés). Nous manquons de renseignements sur sa vie.

Il semble avoir assez peu écrit, car nous n'avons pu relever que trois nouvelles signées de lui : « Sécheresse dans l'île » (*Kemarau di pulau*), paru dans *Indonésia*, 1958, n° 11, pp. 475 à 483; « Nous sommes tous descendants de laboureurs » (*Kami semua turunan pembadjak*), paru dans *Indonésia*, 1960, n° 1, pp. 35 à 39; et celle que nous avons retenue ici : « Sang paternel » (*Darah seorang ajah*), paru dans *Sastra II*, 1962, n° 5.

La place qu'il occupe dans le jeune mouvement littéraire se trouve donc être très réduite; nous avons cru bon néanmoins de présenter cette nouvelle, où le lecteur trouvera, sous forme de « souvenirs d'enfance », une vivante évocation de cette île peu connue de Sumbawa, de ses plaines herbues et de ses troupeaux de chevaux, de ses mosquées et de ses maîtres religieux.



